

discrétion par M<sup>lle</sup> Madeleine Dolley, avec chic et amabilité par M. Cooper. M<sup>lles</sup> Corciade, Yrven, MM. Reschal et Diamand complètent un honnête ensemble.

C'est à l'Athénée que le Gymnase a emprunté cette *Madame Flirt* qu'il vient de remonter, on est tenté de se demander pourquoi. Non que la comédie de MM. Paul Gavault et Georges Berr ne soit tout à fait charmante, plus que charmante même en plusieurs passages, mais parce que son apparition remonte à peine à six ou sept années et que le nombre de ses représentations, au square de l'Opéra, fut tout à fait respectable, car ce fut un très grand succès. Qui donc à Paris n'a pas été séduit encore par la nature exquise de M<sup>me</sup> de Varigny et quels doux yeux ne se sont pas embellis d'une larme furtive à la belle simplicité de son dévouement ?

Donc c'est surtout dans l'interprétation que réside, cette fois, le plus grand intérêt, et il n'est point mince puisque les deux principaux rôles sont confiés à M<sup>me</sup> Marthe Régnier et à M. Tarride. Il n'est point possible d'être plus joliment mutine et plus délicieusement attendrie que la première, et plus largement naturel et fin que le second. La direction du Gymnase a encadré les deux remarquables protagonistes de femmes jolies et d'élégance raffinée, telles M<sup>lles</sup> Madeleine Charny et Bérangère, et de comédiens d'excellente volonté, tels MM. Jean Dax, Gaston Deschamps, Arvel, Rablet et Baüer.

PAUL-ÉMILE CHEVALIER.

## PETITES NOTES SANS PORTÉE

CXXXI

### ORCHESTRE ET LITTÉRATURE : ÉCHANGES DE BONS PROCÉDÉS (1).

A M<sup>lle</sup> Hélène Demellier, dramatique  
interprète de la Habanera.

Influences réciproques de l'orchestre sur la littérature et de la littérature sur l'orchestre : telle est donc la double donnée du problème à la fois *expressif* et *technique*, dont il faut très nettement distinguer les deux termes.

1<sup>o</sup> En résumé, quelle a été l'influence de l'orchestre sur la littérature ? Nulle à première vue, et médiocre d'abord, en effet, même en 1830 ; car les plus grands poètes, et surtout les poètes français, sont rarement sensibles à la musique pure. Et notre Victor Hugo, dans deux pièces célèbres (2), a décrit plastiquement la musique, voire même la symphonie, mais en sculpteur du vers, en rhétoricien souverain de la rime... *Allo* sonne richement avec *chapiteau*, etc. ; et, pour rimer avec *amour* (au lieu de le remplacer comme au couvent), c'est l'évocation toute pittoresque d'un « orage de bruit », suivi d'une « musique ailée »,

Où la hasse, en pleurant, apaise le tambour.

Or, il s'agit du puissant Palestrina, « père de l'harmonie », qui n'a jamais écrit que pour les voix *a capella*... Bientôt, pour argenter les dômes merveilleux de la sainte architecture qui va sombrer dans la nuit des temps, la Musique devient à propos « la lune de l'Art ». Et quand il veut célébrer l'hymne qui « sort du monde », le plus *sculptural* des poètes évoque

Un pâtre sur sa flûte abaissant sa paupière...

Bref, si les grands écrivains en général, et les poètes en particulier, sont d'instinct des *visuels* ou des *auditifs*, Hugo, comme Flaubert et Gautier, comme Goethe lui-même, et j'allais ajouter Berlioz, est un regard qui *voit* la musique... Toutefois, de plus en plus mélomanes, les peintres contemporains et nos récents littérateurs d'avant-garde doivent beaucoup à la fréquentation des concerts, à leur commerce amoureux avec l'orchestration moderne. L'ouverture des *Maitres-Chanteurs*, par exemple, nous est apparue, voici vingt-sept ans déjà, comme une seconde Nature, un autre monde, une merveilleuse coupe de panthéisme où tous nos sens buvaient la vie à pleins bords, avec dévotion ! Auditeur, exécutant, quelle volupté d'être une monade, une unité pensante en cet univers ! Personnifiant la Renaissance ivre de vie, le *Satyre* du poète sculptural n'était pas soudain plus grand que notre humble *moi* plongé par le génie des sons dans ce radieux abîme... Ivresses dominicales du passé ! Joies juvéniles et spirituel enchantement des soirs de

(1) Voir le *Ménestrel* du samedi 21 mars 1908.

(2) *Que la Musique date du seizième siècle* (*Les Rayons et les Ombres*, XXXV ; mai 1837) ; — *Écrit sur la plinthe d'un bas-relief antique*, à M<sup>lle</sup> Louise Bertin (*Les Contemplations*, III, 21 ; juin 1833).

Vendredi-Saint ! Les fragments, alors inédits, de *Tristan* et la voluptueuse mort d'Isolde ne nous exaltaient pas moins, dans l'atmosphère naissante d'un printemps plus doux... Il y a, maintenant, plus d'un quart de siècle, l'orchestre a rayonné véritablement sur la littérature éblouie.

Et, 2<sup>o</sup> (comme nous l'avons fait pressentir), la littérature n'avait pas attendu cette heure d'éblouissement wagnérien pour influencer l'orchestre.

Assurément, les bons musiciens poudrés de jadis se souciaient aussi peu de la littérature que les plumitifs à catogan se préoccupaient des progrès enfantins de l'orchestration ; et c'était l'heureux âge d'or ou le bon vieux temps de la musique absolue. Mais, de bonne heure, avant 1830, voyez la domination de la littérature, écoutez le crescendo de l'intellectualité ! Le XIX<sup>e</sup> siècle veut attacher un sens à la note. Et le nom seul de Shakespeare ne suffit-il pas à composer ingénieusement tout un programme Berlioz, de même qu'il suffirait à fournir toute une exposition Delacroix ? La musique littéraire est parallèle à la floraison de la peinture littéraire. Une même cause a fleuri deux rameaux. Et déjà, Mendelssohn, le sage lettré du romantisme, n'avait-il point musiqué, dès l'avril de ses dix-sept ans, *le Songe d'une Nuit d'été* ? Sans parler du dieu Beethoven qui songeait à Shakespeare en prolongeant un adagio mineur de quatuor ou de sonate, avant de songer à *Faust* ! Berlioz, le romantique par excellence, est un peintre lettré, nourri de Shakespeare et de Virgile, un volcan qui recèle en son ombre incandescente un tombeau virgilien. Littérature, la pauvre clarinette en *mi bémol* qui caricature, au sabbat de la *Fantastique*, la sentimentale poésie de la Femme aimée ! Littérature, *l'Idée fixe* qui parcourt les symphonies évocatrices ! Littérature, le quadruple orchestre éveillé du *Requiem* et les cymbales pianissimo du *Sanctus*, avant-courrières séraphiques des demi-sonorités du prélude majeur de *Lohengrin* ! Violence ou douceur, la littérature est l'âme de cet art ; et c'est elle que l'oreille soupçonne dans la flûte, au duo des jeunes filles shakespeariennes, autour d'un pâle jet d'eau, dans la nuit... Et Schumann littérateur et poète, « le poète des sons », dont l'harmonie fut plus expressive que l'orchestre !

Et Wagner, donc ? Avec le géant de Munich et de Bayreuth, n'est-ce pas le poème viril qui s'impose à la musique « qui est femme » ? Et Debussy, maintenant, ce petit-maitre es voluptés morbides, dont la subtilité s'emmêle aux cheveux de nuit de *Billets*, tandis que *la Damselle Éluë* soupire accoudée aux balcons d'or du ciel ? Que d'emprises littéraires depuis Baudelaire jusqu'à Maeterlinck, depuis *les Fleurs du Mal* jusqu'au *Trésor des Humbles*, en passant par la *Sagesse*, maintes fois cynique, de Verlaine ! Que nous voici déjà loin de la lyrique nuit verte de *Siegfried* ou de l'orchestration « rouge-feu » du *Nibelheim* ! A l'italianisme empourpré de la *Tétralogie*, à son « bottin des leit-motive », les humbles préfèrent, et pour cause, le silence d'un nouvel orchestre ; et Wagner a lui musicalement comme la foudre en un jour de neige...

Aux grandes synthèses de la fresque wagnérienne, à ses belles avalanches sonores, se substitue clandestinement une mosaïque nouvelle, un *pointillisme* orchestral, assez byzantin d'allure ; à la polyphonie scolastico-franckiste, à ses complexités touffues, succèdent trop mièvrément les harmonies éparpillées ; wagnériens d'hier, les admirateurs décadents de l'*Orfeo* ressuscité du vieil Italien Monteverde se font aujourd'hui les avocats de la demi-teinte ; et n'est-ce pas l'individualisme qui réagit partout contre les excès de la centralisation ? Tout s'effrite et s'émiette... A peu près seul, isolé dans sa classique et farouche indépendance, Paul Dukas traite orchestralement la légende de Maeterlinck comme la légende de Goethe ; il fait pénétrer le soleil, qu'adorait Rameau (1), dans le dédale moyenâgeux des lourds piliers romans, et la magistrale orchestration de sa symphonie en trois actes dépasse de toute sa fierté la trop symbolique indolence d'*Ariane et Barbe-Bleue*. C'est ici l'orchestre affranchi du joug littéraire : est-ce le XX<sup>e</sup> siècle, est-ce l'avenir ? Est-ce, au théâtre, une exception qui confirme la règle nouvelle du drame musical, en affirmant, comme au concert non plus vocal mais symphonique, la revanche de la musique absolue ? Est-ce un progrès, un pas en avant ? Ne serait-ce pas plutôt un regret du passé robuste et de la santé des maitres ?

En tous cas (et ce sera notre prochaine conclusion de ce dangereux sujet), n'est-ce pas encore et toujours le mot *progrès* qui sert de *leit-motiv*, chaque fois qu'il est parlé d'orchestration ? Comme s'il fallait éternellement, bon gré mal gré, *progresser*... Dans un siècle où l'avenir de l'art pur est menacé par le présent de la science pratique, il n'y a plus d'autre *idéal*, — ou plutôt l'idéal devient synonyme d'appoint tout matériel.

Aujourd'hui, résumons-nous en constatant cette loi : quelle que soit

(1) Dans la superbe invocation des *Indes galantes* (23 août 1735).

l'influence intermittente de l'orchestration sur les littérateurs, c'est toujours la muse littéraire qui devance la muse symphonique, car l'ainée est plus active comme la pensée même. Au temps du Beethoven de la *Pastorale*, à l'heure où le paysage se fait musique, il y a beau temps déjà qu'il s'est fait littérature avec Jean-Jacques et ses posthumes amies; et, de nos jours (ne craignons point de le répéter), Debussy après Wagner, c'est Verlaine après Hugo; c'est le crépuscule discret que nous prenons pour l'aube, après un crépuscule éblouissant que nous prenions pour une aurore... Tardive éclosion de *symbolisme* ou de *vers-librisme* instrumental, tous ces petits poèmes rustiques ou sentimentaux, toutes ces impressions qui veulent évoquer la Bretagne magique ou l'Espagne en fête! Répercussion de la vieille littérature sur l'art jeune des sons! Quand le *vérisme* s'est emparé de l'antique Italie de Palestrina, nous avons eu des tranches de vie musicales, depuis la *Cavalleria rusticana* d'hier jusqu'à la *Habanera* d'aujourd'hui; — quand le *préraphaélisme* de Florence ouvre un jardin secret dans les brumes positives de Londres, c'est un prélude littéraire au chuchotement debussyste qui frissonnera plus tard: littérature, l'extrême réalité; littérature, l'extrême rêve; et, de part et d'autre, peu de musique, car l'âme du temps n'ose guère chanter... La musique de chambre est un sanctuaire, à l'écart; et, symphoniste au théâtre, Dukas est exceptionnel.

Mais voici le Mœterlinck dolent d'Ariane et de Mélisande qui se convertit sans remords à la virgilienne clarté de la *Vie des Abeilles*, à l'italienne plasticité de *Monna Vanna*: serait-il désormais permis d'entrevoir le musicien lumineux, rêvé par Nietzsche au rythme azuré des flots méditerranéens?

Tout arrive ici-bas, même la beauté.

(A suivre.)

RAYMOND BOUYER.

## REVUE DES GRANDS CONCERTS

Concerts-Colonne. — C'est décidément mal comprendre les intérêts d'un compositeur que de lui consacrer la totalité d'un programme symphonique. Déjà dans la récente séance consacrée exclusivement à Berlioz, ce défaut s'était manifesté, engendrant la monotonie; dimanche, ce fut une réelle fatigue que procura l'audition ininterrompue d'œuvres de M. Richard Strauss, malgré le grand intérêt de ces compositions, — ou à cause de cet intérêt même. — On connaît « la manière » du maître allemand, sa complexité d'écriture, sa prodigieuse habileté dans l'agencement de thèmes qu'il semble choisir comme à plaisir dénués de toute valeur intrinsèque et empreints souvent d'une surprenante vulgarité, son orchestration rutilante et riche en trouvailles ingénieuses et spirituelles; pour tout dire en un mot: un talent colossal mis au service d'une conscience artistique que l'on voudrait moins soucieuse de l'effet immédiat et brutal. — Une audition nouvelle de la *Symphonie domestique* n'est point faite pour changer cette opinion, et si je demeure très admirateur du beau poème instrumental *Mort et Transfiguration* où l'élévation et le lyrisme du sujet ont pu maintenir le musicien dans une sphère de réelle beauté, je persiste à considérer la « *Domestica* » comme une erreur regrettable, en dépit de la maîtrise incomparable qui a présidé à sa composition. Outre ces deux œuvres, le programme comprenait encore le *Prélude de Guntran*, une œuvre de jeunesse de M. Strauss, jouée en 1894 à Weimar, et où l'auteur, qui n'a pas encore donné sa mesure, s'affirme déjà par les plus sérieuses qualités en trois actes fort dramatiques; puis la *Danse de Salomé*, déjà célèbre, et en toute justice, car c'est une page d'un éblouissant éclat. M. Richard Strauss dirigeait l'orchestre avec l'autorité et l'habileté qu'on lui connaît, et le succès qu'il remporta, succès dont une large part revient à la belle phalange de M. Colonne, fut vraiment digne de sa puissante personnalité. A signaler encore plusieurs mélodies que le compositeur accompagna lui-même au piano et qui valurent une ovation méritée à M<sup>me</sup> de Wieniawski qui, d'une voix un peu menue, mais avec un grand charme, les interpréta.

J. JEMAIN.

— Concerts-Lamoureux. — Sous la direction de M. Vincent d'Indy, l'ouverture de *Manfred*, de Schumann, et le morceau symphonique de *Rédemption*, de César Franck, ont paru manquer, l'un de tendresse passionnée et d'élan dramatiques, l'autre de cette beauté mystique dont la première phrase, digne de Sébastien Bach, doit nous donner immédiatement l'impression. Ce dernier a pourtant été joué dans la note émue et fervente qui fait rarement défaut aux disciples de Franck lorsqu'ils exécutent ou font exécuter ses œuvres. M. d'Indy s'est retrouvé mieux dans sa sphère en dirigeant son poème pour orchestre, *Jour d'été à la montagne*. Cette jolie composition mérite une petite analyse détaillée. Premier tableau, *Aurore*: au début (violons), un son aigu, voix désolée; c'est la tristesse de l'ombre qui s'en va. Seul, le cri de l'orfraie résonne dans la nuit (basson), puis la sonorité change, s'élève, un chant d'alouette (flûte) monte vers le ciel. Tout frémit, un air léger passe sur les plaines (harpe, piano), le soleil apparaît radieux (cuivres). Deuxième tableau, *Jour*: adagio de violons, hautbois champêtres, danses de paysans, menaces d'orage au loin, roulements de tonnerre. Troisième tableau, *Soir*: le retour,

thèmes montagnards, tristes comme presque toutes les chansons d'Auvergne. Charmants effets d'orchestre pour dépeindre l'éparpillement des troupeaux (piano et pizzicati de cordes). Réverie du poète qui célèbre en son cœur la gloire de Dieu. Retour du son aigu exprimant la nuit et du cri de l'orfraie. L'obscurité s'étend... L'œuvre de M. d'Indy, jouée aux Concerts-Colonne en février-mars 1906, y réussit fort peu; son succès a été au contraire unanime dimanche dernier. C'est une sorte de peinture musicale très mélodique, un hymne à la joie, à la vie, à la nature et au créateur. Ici, tout se maintient dans un sentiment toujours noble, élevé, tranquille et calme. *Viviane*, poème symphonique d'Ernest Chausson, est une musique de conte de fée, gracieuse, agréable, simple et fraîche. — Nous rentrons dans le domaine des classiques avec le concerto en *ré* majeur de Bach pour piano, violon et flûte, fort bien joué par MM. Th. Soudant, P. Deschamps, et surtout par M<sup>lle</sup> Blanche Selva, qui a été acclamée à cause de son style entièrement impersonnel tout en restant d'une magistrale beauté. Le concert s'est terminé par une interprétation sans mièvrerie ni fadeur de l'admirable *Symphonie en sol* mineur de Mozart. Elle est écrite sans parties de trompettes ni de timbales, mais en l'écoutant, nul ne songe à s'en apercevoir. AMÉDÉE BOCTABEL.

— La présence de M. Théodore Dubois, venu pour diriger ses œuvres, avait attiré, dimanche dernier, une foule énorme au concert populaire Margny. M<sup>lle</sup> Magdeleine Trelli, qui joua fort bien le *Lamento capriccioso*, le *Léthé* et les *Abeilles* pour piano, M<sup>me</sup> Bureau-Berthelot, dont la voix délicieuse fit merveille dans *la Lune s'effeuille sur l'eau* et *la Jeune Fille à la cigale*, que l'on bissa, M. Pascal, flûtiste au son joli, fin et distingué à qui l'auteur accompagna la suite pour flûte et piano, et l'orchestre dans la *Marche héroïque* partagèrent le très grand succès de M. Théodore Dubois. Dans la première partie fort bonne exécution, sous la direction de M. de Léry, des *Scènes alsaciennes* de Massenet, avec M. Ronchini au pupitre de violoncelle et M. Baton à celui de clarinette.

— Programmes des concerts de demain dimanche;

Concerts du Conservatoire, à deux heures. — *Symphonie en la*, n° 7 (Beethoven). — *Rédemption* (César Franck), poème-symphonie en deux parties d'Edouard Blau: L'Archange, M<sup>lle</sup> Féart, de l'Opéra; le Récitant, M. Brémont. Le concert sera dirigé par M. Georges Marty.

Concerts Colonne (Théâtre du Châtelet), à deux heures et demie. — *La Damnation de Faust*, légende dramatique en quatre parties, d'Hector Berlioz: Marguerite, M<sup>lle</sup> Louise Grandjean; Faust, M. Emile Cazeneuve; Méphistophélès, M. Fournets; Brander, M. Paul Eyraud. Orchestre et chœurs sous la direction de M. Ed. Colonne.

Concerts-Lamoureux (salle Gaveau), à trois heures. — *Troisième symphonie*, Rhenane (Schumann): 1, allegro; 2, scherzo; 3, andante; 4, maestoso; 5, allegro. — *Joie*, poème symphonique (Alf. Bachelet), première audition. — *Quatrième béatitude* (César Franck): ténor solo, M. R. Plamondon; la voix du Christ, M. Alb. Gébelin. — *Première symphonie* (en trois parties), sur un « air montagnard français » (Vincent d'Indy), au piano, M. Ed. Risler. Concert sous la direction de M. Vincent d'Indy.

— M. Gottfried Galston, l'excellent pianiste hongrois qui a donné l'année dernière cinq récitals à Paris, se fera entendre de nouveau, salle des Agriculteurs, les 2 et 7 avril prochain. Il jouera des œuvres de Bach, Chopin, Liszt, Schubert, Schumann et Brahms.

— On annonce pour le 14 avril, au Trocadéro, une audition de *la Passion selon saint Mathieu* de J.-S. Bach qui, sous le patronage de la « Société J.-S. Bach » de Paris, aura lieu avec le concours du « Chœur de la Toonkunst » et de l'orchestre du « Concertgebouw » d'Amsterdam, placés sous la direction de M. Willem Mengelbert. Chœurs et orchestre formeront un ensemble d'environ 400 exécutants.

## NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

(POUR LES SEULS ABONNÉS A LA MUSIQUE)

Devant le succès qui a accueilli la *Gavotte* extraite de *Zino-Zina*, nous offrons à nouveau aujourd'hui à nos abonnés une des pages les plus charmantes du charmant ballet de M. Paul Vidal, un *Menuet* tout de grâce et de joliesse qui ne pourra que séduire tous les amateurs.

## NOUVELLES DIVERSES

### ÉTRANGER

De notre correspondant de Belgique (25 mars). — En attendant les *Jumeaux de Bergame*, retardés encore une fois (il faut espérer qu'ils viendront enfin au monde lundi prochain), la Monnaie a fait cette semaine une excellente reprise de *Siegfried*. C'est à Bruxelles, on s'en souvient, que l'œuvre de Wagner fut donnée pour la première fois en français (comme toute la *Tétralogie* d'ailleurs), sous la direction artistique de M. Franz Servais; et c'est M. Lafarge qui chantait le rôle principal. Depuis, *Siegfried* fut repris avec M. Dalmorès. Cette fois, le jeune héros est incarné par M. Verdier, qui y dépense sa voix sonore et des qualités dramatiques vraiment remarquables. M. Laffitte joue le rôle